

8470

BANQUET
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE
L'ÉCOLE DE SORÈZE

Directions : Dom DESPAULX, — François et Rémond-
Dominique FERLUS et BERNARD.

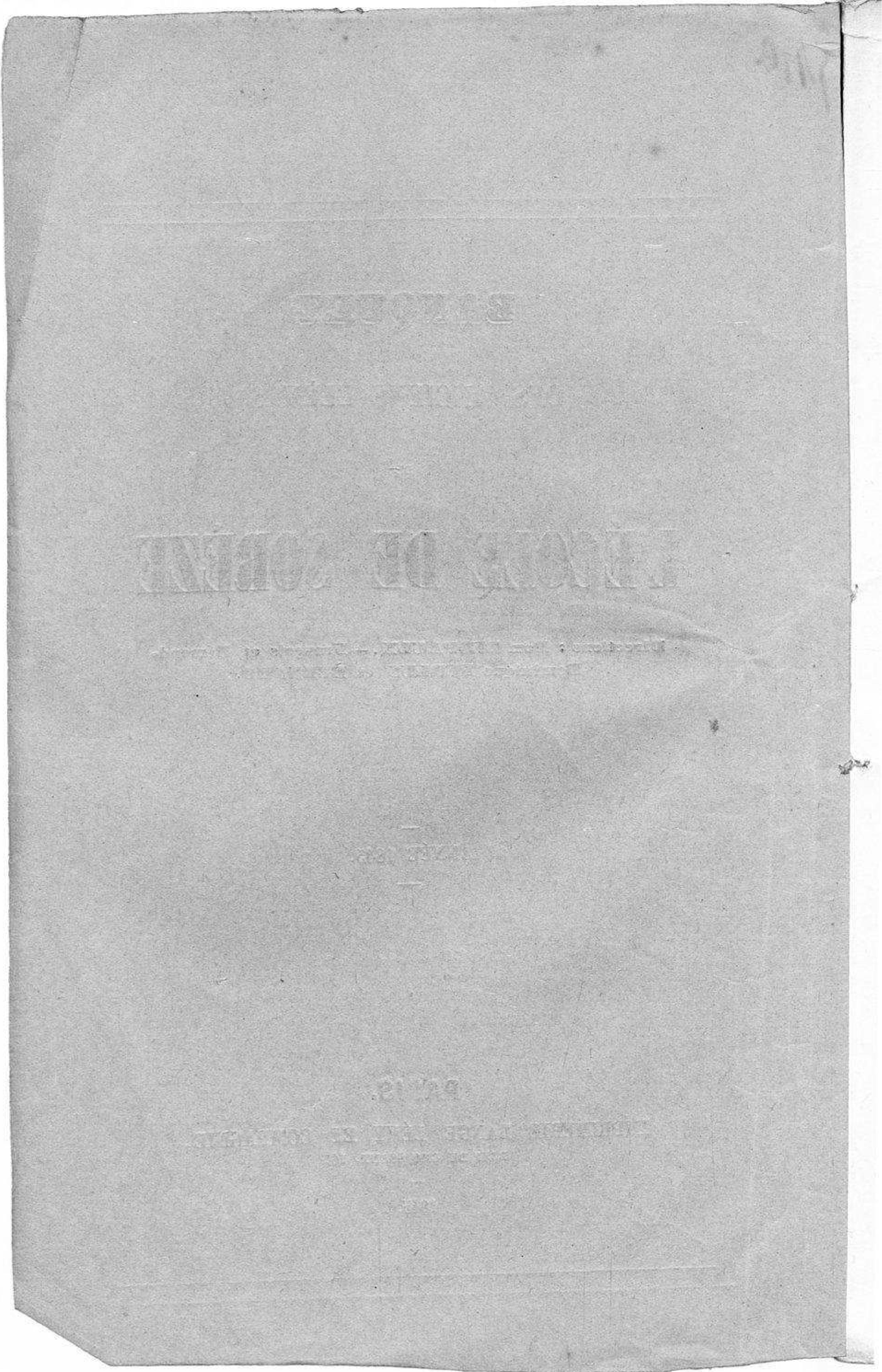
—
ANNÉE 1845.
—

8° Jo. 4003

PARIS.
IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET COMPAGNIE,
RUE DU CROISSANT, 16.

1845.

37863



ÉCOLE DE SORÈZE.

POÈME DE SORLINE

BANQUET
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE
L'ÉCOLE DE SORÈZE

Directions : Dom DESPAULX, — François et Rémond-Dominique FERLUS et BERNARD.



—
ANNÉE 1845.
—

PARIS.

IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET COMPAGNIE,

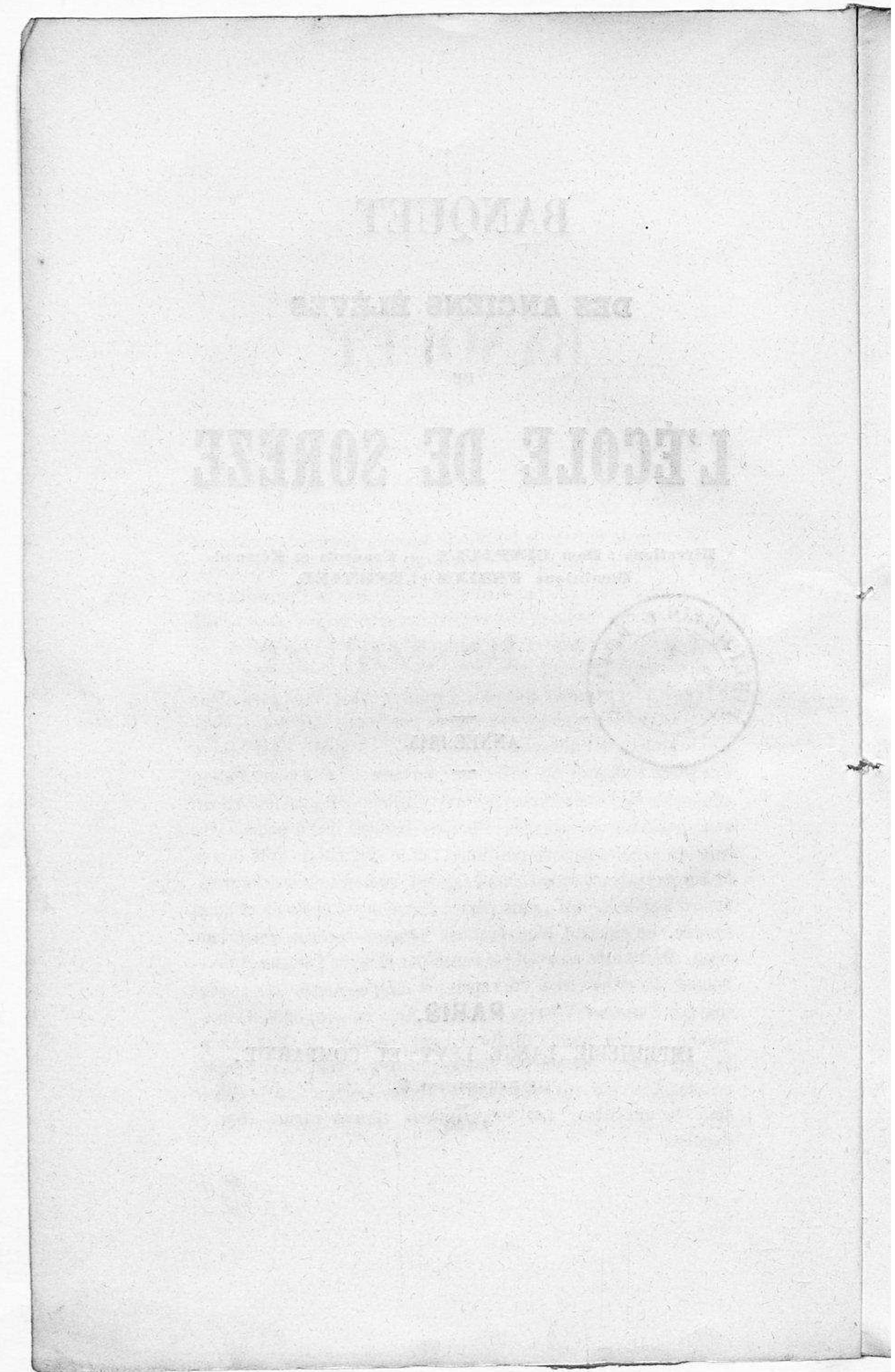
RUE DU CROISSANT, 16.

8° Jo. 4003

—
1845.

Y + Y e

37863



BANQUET

Les anciens élèves de l'école de Sorèze, présens au banquet qui a eu lieu le 5 juin 1845, à Paris, chez les Frères Provençaux, ont unanimement désiré un compte-rendu succinct de cette première réunion destinée à se reproduire dorénavant chaque année. Les commissaires du banquet ont été chargés de ce compte-rendu.

L'idée d'un banquet annuel a germé souvent dans plus d'une tête sorézienne; mais les événemens politiques des quinze dernières années ont absorbé trop souvent les esprits, pour laisser une place suffisante au culte des souvenirs. La transformation affligeante de l'école Sorèze portait, d'ailleurs, les anciens élèves à en détourner les regards. On s'est habitué peu à peu à vivre avec les préoccupations politiques, et le chagrin de voir l'école de Sorèze si étrangement changée, s'est, comme tous les chagrins, amorti par le temps, sans cesser d'être aussi profond et aussi sincère. Le moment d'un premier banquet sorézien était donc venu. Déjà l'idée en avait été émise par MM. de Comeau et Boisboissel. Le projet en a été repris, et cinq commissaires se sont chargés d'amener l'œuvre à bonne fin : ce sont MM. Ducas, député de Bordeaux ; de Richemont, député de Marmande ; Étienne Arago, homme de lettres ; Charles Nouguier, avocat-général à la cour royale de Paris ; Henri Nouguier, avocat à la cour de cassation. Les souscriptions étaient reçues chez ce dernier.

Les convives étaient au nombre de soixante-cinq, rangés par ordre d'ancienneté à l'école, à partir du doyen d'âge, qui occupait la présidence au milieu de la table, et se trouvait ainsi placé entre le sous-doyen et le plus jeune élève.

Nous n'essaierons pas de dépeindre tout ce qu'il y a eu d'imprévu, de touchant, de fraternel dans ces reconnaissances qui se sont faites au lieu même du banquet, entre d'anciens camarades, dont beaucoup ne s'étaient pas revus depuis 20, 30, 40 années. — Rien de gai, de jeune, de *collet-jaune*, comme cette expansion mutuelle d'hommes faits et même de vieillards se rappelant une anecdote qui réveillait une autre anecdote ; — rien de fervent, de religieux, comme la dégustation d'un plat de haricots et d'un plat *d'œufs frits séparés*, dont chacun a pris sa part, et qui ont été trouvés d'imparfaites contrefaçons de ces haricots, de ces œufs frits classiques qui ont laissé d'impérissables souvenirs. — Trois *goûters* (le morceau de pain renfermé dans la serviette de chacun avait cette forme connue), trois goûters, l'un rempli de haricots, l'autre d'œufs frits, l'autre d'un *pan* de saucisse, ont circulé sur une assiette et fait le tour de la table, à la suite d'un *coquin* qu'on a *fait passer*, et que tout le monde, jusqu'au doyen, a reçu.

La présence de ce vénérable doyen, âgé de 84 ans, entré à l'école de Sorèze en 1770, a été précieuse pour tous. M. Forgues a bien voulu remercier M. Paulinier de l'avoir fait inviter à cette réunion ; on a restitué à M. Ducos la part qu'il y avait prise également en signalant M. Forgues à l'attention (et, a-t-on ajouté, à l'affection) de ses anciens condisciples. Un toast a été porté à ce respectable doyen, en exprimant le désir de le voir dix fois, vingt fois encore, occuper la place de président, qu'il a si bien remplie par sa verdeur, sa gaité et même son appétit. Il a répondu à ces vœux et à ce toast par les paroles suivantes, que son émotion, vivement partagée, l'a plusieurs fois forcé d'interrompre :

« Messieurs,

» Je dois à M. Paulinier l'honneur de vous présider aujourd'hui.
» Je lui dois une des plus vives satisfactions que j'aie ressenties
» dans le long temps que j'ai parcouru. Qu'il veuille bien recevoir
» l'expression de ma vive reconnaissance.

» Et vous, Messieurs, qui, par votre réunion, me reportez aux
» jours de ma jeunesse, et me rappelez de bien chers souvenirs,—
» Dufalga, Andréossi, Barris, Marcorelle, les Caffarelli (1) et tant
» d'autres condisciples, l'honneur et la gloire du collège de Sorèze,
» — croyez que ce jour, si heureux pour moi, et si peu prévu,
» je ne l'oublierai jamais. »

M. Ducos a pris ensuite la parole en ces termes :

« Permettez-moi, Messieurs, de compléter en quelque sorte les
» paroles de notre respectable doyen d'âge par un toast digne de
» vous et des noms illustres qu'il vient de rappeler.

» Lorsque nous réveillons dans ce banquet les plus doux souve-
» nirs de notre jeunesse, lorsque nous cimentons avec effusion les
» liens de confraternité qui nous unissent depuis un si grand nom-
» bre d'années, je n'ai aucun besoin de vous demander par quelles
» voies diverses chacun de nous est appelé à parcourir sa carrière
» d'homme ou de citoyen. Je fais un nouvel appel à vos sympathies,
» et je vous propose encore une fois de confondre toutes nos pen-
» sées dans l'expression d'un sentiment commun.

(1) M. le général comte de Caffarelli, pair de France, est le seul qui survive
parmi les contemporains distingués dont M. Forques a rappelé les noms. L'état
de la santé de M. Caffarelli ne lui a pas permis d'assister au banquet auquel il a
été convié.

» Les anciens élèves de Sorèze boivent à la grandeur et à la prospérité de la France. »

M. Étienne Arago s'est aussitôt levé :

« Je m'empare avec bonheur, a-t-il dit, des nobles paroles de mon ami et condisciple, ainsi que des sentimens de fraternité qu'il vient d'exprimer. Donnons une pensée à nos camarades absens, à ceux qui n'ont pu être avertis de cette première réunion, à ceux qui n'ont pu y assister. Portons donc un toast, messieurs, à tous les élèves de l'ancien Sorèze, étrangers ou nationaux, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, libres ou prisonniers. »

M. Ferlus, ancien élève, et neveu des illustres directeurs dont il porte le nom, a dit à son tour :

« Messieurs,

» C'est une heureuse idée que celle qui réunit dans un banquet
» les élèves de cette école célèbre qui fut sauvée des tourmen-
» tes de la révolution par Dom Ferlus, et que son illustre frère pré-
» serva, sous la restauration, des attaques des jésuites. M. de Ber-
» nard ne contribua pas moins à sa prospérité par sa haute intelli-
» gence et sa sage administration.

» S'il m'était permis, Messieurs, de faire l'éloge de mes parens,
» je vous parlerais de leurs rares talens, de leur généreuse bonté,
» des sacrifices qu'ils s'imposèrent, soit pour rendre plus complète
» cette école, qui fut sans rivale, soit pour secourir les infortunés.

» Mais je m'adresse à des personnes supérieures, à des jeunes
» gens distingués qui ont voulu, dans cette circonstance solennelle,
» rendre un juste hommage à ces hommes qui se vouèrent à l'é-
» ducation de la jeunesse.

» Cette école, à laquelle nous nous glorifions d'avoir appartenu,
» a fourni des hommes éminens à l'armée, à la magistrature, au
» barreau, à la chambre des pairs et à celle des députés ; et, sans
» sortir de cette enceinte, j'en vois ici plusieurs qui honorent ce
» banquet de leur présence.

» Le genre d'éducation qu'on recevait à Sorèze était vraiment
» national : il était favorable au développement de toutes les facul-
» tés, de tous les talents. L'élève, par la variété des exercices, s'ins-
» truisait sans fatigue ; il passait des études sérieuses à la cul-
» ture des arts agréables qui délassent l'esprit en lui donnant un
» nouvel essor.

» Puisse, Messieurs, ce banquet se renouveler tous les ans,
» rappeler ces souvenirs si chers à nos cœurs, et resserrer encore
» les liens qui nous unirent à Sorèze. Ces liens sont d'autant plus
» précieux pour nous, Messieurs, que l'école de Sorèze a, pour ainsi
» dire, cessé d'exister, qu'elle n'est pas même l'ombre de ce qu'elle
» fut.

» Oui, les élèves de l'ancienne école formeront désormais une
» association fraternelle et sacrée ; ils seront unis par les liens de
» la plus sincère et de la plus constante amitié.

» Permettez, Messieurs, que je porte un toast à votre intention,
» et à la perpétuité de ce banquet annuel dont vous avez la gloire
» d'être les fondateurs. »

M. Pi de Cosprons s'est exprimé en ces termes : « Messieurs ,
» n'ayant pas eu le bonheur d'être élevé à l'école de Sorèze sous
» la direction de M^r Ferlus, et pour répondre au désir des
» élèves de mon époque , permettez-moi de proposer un toast
» à M. Bernard, gendre de M. Ferlus, comme continuateur de
» la pensée qui avait présidé à la fondation de l'école, et pour
» avoir maintenu l'esprit qui la dirigeait. »

M. Nougrier père, qui a marqué par une œuvre poétique toutes les époques solennelles de Sorèze, ou de la carrière d'écoliers de ses fils, a lu ensuite une épître remplie de vers heureux qui ont souvent été applaudis, épître dont l'impression demandée par M. Etienne Arago a été votée par acclamations, et que nous reproduisons à la suite de ce compte-rendu. M. Nougrier a fait succéder à cette lecture celle de l'épître de M. Ferlus, intitulée : *Ma Vieillesse*, où l'on trouve un pressentiment si frappant des persécutions qu'a subies cette école célèbre. Plusieurs passages de cette belle et touchante épître étaient restés gravé dans la mémoire du plus grand nombre d'entre nous.

Toutes ces allocutions, tous ces toasts ont été accueillis avec la plus vive sympathie et les plus chaleureux applaudissements.

M. Deramond, ayant été constraint, par ses fonctions de médecin, à se retirer avant la fin du banquet, a laissé à l'un de ses voisins quelques vers improvisés et un toast que nous reproduisons :

Amis, de Sorèze
Vive l'heureux temps ;
Dix-huit cent treize
Et nos jeunes ans.
An bruit des victoires
Nos cœurs palpitaient ;
La France et ses gloires,
Tous nous grandissaient.
De dévoûment sublimes,
Nous étions égaux ;
Poètes, savans, généraux,
Toujours intimes.

Trois cents empereurs,
Et trois cents gais tirailleurs,
Soldats français, soldats vainqueurs.

Jamais, à la barricade,
Dans la paix, dans les combats,
Jamais un traître camarade.
Soupe, œufs frits et salade
Variaient nos plats.
J'oubliais : pour la bataille,
Nos pois durs, notre mitraille,
Le redoutable haricot,
La triste abondance,
Plus claire que l'eau,
Les mortels *pensum*, le cachot,
Et des pions l'indulgence...
L'indulgence Dumâna !

Et cætera, et cætera....

Mais on vit par le cœur. Sorèze, doux mirage ;
Rêve.... réalité présente à ce banquet,
Allez-vous fuir demain ?... Ce serait bien dommage,
Après des jours si longs d'attente et de regret.

TOAST.

Amis, surtout les plus mutins,
Ergo, les derniers des latins,

Je comprends votre répugnance
Pour l'*angelus*, le *dominus*,
Et tant d'horribles noms en *us*.
Mais un seul réclame indulgence,
Un seul, et ce n'est point Bacchus.
Dicté par la reconnaissance,
Ce nom, chacun le dit : Ferlus;
Amis, — Buvons tous à Ferlus !

Le banquet s'est terminé par l'engagement de le renouveler l'année prochaine, dans de plus grandes proportions, en y ap-
pelant plus long-temps à l'avance les Soréziens des directions Ferlus et Bernard, disséminés sur tous les points. Le mois de juin étant l'époque où beaucoup de visiteurs ou d'habitans de Paris quittent la capitale, il a été convenu que le banquet Sorézien aurait dorénavant lieu le *deuxième jeudi* de mai. Ceux de nos camarades qui recevront ce compte-rendu, tiré à deux mille exemplaires, peuvent dès à présent se tenir pour avertis. Il n'y a que le lieu du banquet qui reste à fixer ; il dépendra du nombre des convives. M. Henri Nouguier, avocat à la cour de Cassation, rue Saint-Honoré, n° 348 bis, demeure chargé de recevoir les souscriptions. Les listes seront closes cinq jours avant celui du banquet, afin que le chiffre des membres de la réunion fraternelle ne soit pas incertain jusqu'au dernier jour, et que l'indication du lieu puisse être faite en conséquence.

Une collecte, en faveur d'un vieux professeur malheureux, a terminé cette soirée, et, avant de se séparer, tout le monde a demandé qu'un Comité fût formé pour s'occuper de tous les intérêts concernant les anciens élèves de l'école de Sorèze, et entretenir les sentimens de fraternité qu'a rajeuni le banquet du 5 juin. Depuis l'émission de ce vœu le comité a été constitué.

Les anciens élèves de l'école de Sorèze, soussignés, réunis le

25 juin 1845, ont pris, à l'unanimité, la délibération suivante :

Ils constituent un comité, dit *Comité central sorézien*, dont la mission sera notamment :

De former un point de ralliement pour tous les anciens élèves de l'école de Sorèze.

De raviver de plus en plus les souvenirs d'enfance restés dans leur cœur, les sentimens de fraternité entre eux, et de reconnaissance envers les anciens directeurs et professeurs dont la mémoire leur est chère.

D'administrer une caisse de subvention qui sera constituée au moyen d'une cotisation annuelle de 5 fr. au moins, par chaque ancien élève, et dont les fonds soient déposés dans une maison de banque désignée par le Comité.

De veiller, en un mot, à tous les intérêts soréziens, pour le mieux de ces intérêts, et avec les pouvoirs les plus étendus.

La politique est et restera étrangère à ce Comité.

Il se réunira une fois par mois, le dernier vendredi de chaque mois, dans le lieu par lui indiqué.

Il rendra son compte annuel, en assemblée générale des Soréziens présens à Paris, dans la soirée du lundi qui précédera le banquet de chaque année, fixé au second jeudi de mai. Le Comité s'occupera de l'organisation de ce banquet.

Les membres de ce Comité, pris parmi ceux des anciens Soréziens qui résident habituellement à Paris, sont :

MM. le général comte Marbot, président, Louis Roy, Lagarde, Nouguier père, Lacombe, député, Ducos, député, de Richemont, député, Paulinier 3, Deramond, Duprat, Delaunet, Etienne Arago, Larreguy, Tournier, Saint-Raymond, Nouguier (Henri) 1, Jaurès-Got, Arnoux, Pagès 1, Pagès 2, Frédéric Lacroix, Nouguier (Charles), 2, de Comeau, de Boisboissel, Domenget, Alby, Chanet.

Le Comité est autorisé, en cas d'absence ou d'empêchement d'un ou plusieurs de ses membres, à se compléter, s'il le juge convenable, par un nombre égal d'adjonctions.

La présente délibération sera imprimée à la suite du compte-rendu du banquet du 5 juin.

(Suivent les signatures.)

NOMS.	QUALITÉS.	DEMEURES.	ENTRÉE ET SORTIE.
1 Forques,	lieutenant - colonel en retraite,	rue Lavoisier, 40,	1770 1781
2 Roy (Louis),	négociant,	vieille rue du Temple 73.	1790 179
3 Lagarde,	agent de change,	rue des Filles-Saint-Thomas, 9,	1794 1801
4 Vidal,	professeur de violon,	rue d'Antin, 24, à Batignolles,	1794 1803
5 Nouguier, père,	avocat,	rue Boislevent, 9, à Passy	1797 1800
6 Renaud (Pierre),	propriétaire,	rue du Faubourg-Poissonnière, 29 bis,	1800 1808
7. Ferlus (L. D.),	neveu de l'ancien directeur,	rue Jacob, 48,	1803 1806
8 Guibert,	examinateur de la marine royale,	rue Saint-Germain-des-Prés, 45,	1804 1812
9 Lacombe,	député de Gaillac,	rue de l'Université, 36,	1804 1814
10 Villar,	ancien élève et ancien professeur,	rue de Faubourg-Saint-Honoré, 98 bis,	1806 1814
11 Paulinier,	courtier de commerce.	rue Rumfort, 40,	1810 1814
12 Bouscaren,	propriétaire à Montpellier,	rue Louis-le-Grand, 24,	1810 1817
13 Delmont,	receveur général des Hautes-Alpes,	rue Bergère, 26,	1812 1817
14 Duprat,	chef du bureau des passeports à la préfecture de police,	rue Jacob, 28,	1812 1817
15 Montet,	ingénieur en chef des ponts et chaussées,	hôtel des Ministres, rue de Beaune,	1812 1819
16 Saint-Raymond,	au ministère des finances,	rue Tronchet, 25,	1812 1819
17 Ducos,	député de Bordeaux,	rue Neuve du Luxembourg, 32,	1813 1818
18 Solier-Dallaret,	colon de la Guadeloupe,	hôtel Saint-Phar, boulevard Poissonnière,	1813 1820
19 Deramond,	médecin,	à Bellevue, et rue Saint-Georges, 8, à Paris,	1814 1817
20 Dugabé,	député de Foix,	cité Berryer, 23,	1814 181 ⁷
21 Bastiat,	membre du conseil général des Landes,	rue Papillon, 14,	1814 1818
22 Larreguy,	au ministère du commerce,	rue Saint-Dominique-Saint-Germain, 87,	1814 1820
23 Arago (Etienne),	homme de lettres,	rue Richelieu, 92.	1815 1818
24 Delaunet,	propriétaire,	rue des Marais, 66,	1815 1822
25 Berail,	capitaine au 7 ^e dragons, à Versailles,		1817 1820

26 Boulouvard 1,	négociant,	place Royale, 26,	1817 1821
27 Nouguier 1 (Henri),	avocat à la cour de cassation,	rue Saint-Honoré, 348 bis,	1818 1822
28 Fabrege 1, (Louis),	entrepreneur de l'arrosement de Paris,	rue Ponthieu, 31,	1818 1822
29 Jaurès-Got,	négociant,	rue de Trévise, 9 et 11,	1818 1824
30 De Richemont,	député de Marmande,	rue Castellane, 4,	1818 1825
31 Laurens (Emile),	avoué,	à Etampes,	1819 1825
32 Nouguier 2 (Ch.),	avocat général à la cour royale de Paris,	rue Gaillon, 25,	1820 1824
33 Nouguier 3 (Louis)	avocat à la cour royale de Paris,	rue du 29 Juillet, 11,	1820 1827
34 Pagès 2,	ancien préfet,	rue Saint - Dominique (Saint-Germain), 220,	1820 1824
35 Arnoux,	homme de lettres,	rue Labruyère, 21,	1820 1824
36 Labadie de Lalande,	substitut à Bazas,	rue Fontaine-Molière, 22,	1820 1825
37 Lacroix (Frédéric),	homme de lettres,	rue de Seine (Saint-Germain), 45,	1820 1827
38 Glaize (Ferdinand),	membre de la chambre de commerce de Montpellier,	cité Bergère, 9,	1821 1827
39 Dauzats,	substitut à Lourdes,	rue Vivienne, 49,	1822 1827
40 Guercy (Léo),	propriétaire à Bordeaux,	rue des Petits-Augustins, 3,	1823 1828
41 Bonnet,	propriétaire à Marseille,	rue Laffitte, 42,	1823 1828
42 Pellier,	propriét. à Montpellier,	rue de l'Arcade, 10,	1824 1827
43 Pi de Cosprons,	propriét. à Port-Vendres.	hôtel des Bains, rue Richelieu, 19,	1825 1828
44 (de) Comeau,	médecin,	rue du Faubourg Saint-Denis, 47,	1825 1829
45 Cabantous,	avocat à Milhau (Aveyron),	hôtel de Rome, rue Montmartre,	1825 1831
46 Nayral (Edmond),	lieutenant au 4 ^e de ligne,	à Orléans,	1826 1832
47 Reig,	négociant,	rue de la Femme-sans-Tête, 8,	1827 1830
48 Baron Devaux,	homme de lettres,	rue Laffitte, 19,	1828 1830
49 Jauzion,	ingénieur civil,	rue des Boucheries (Saint-Germain, 8,	1828 1833
50 De Bermont,	propriétaire,	rue Castiglione, 9,	1828 1834
51 Brosse (Victor),	élève de l'école royale agronomique,	à Grignon (Seine-et-Oise),	1828 1836
52 Chanet,	médecin,	rue de Grenelle (Saint-Germain), 66,	1829 1832
53 Meinadier,	sous préfet à Murat,	rue Monthabor, 13,	1829 1834
54 Grassi,	fils de l'ancien professeur, pharmacien en chef à l'hôpital du Midi	rue Saint-Jacques,	1827 1837
55 Lanaux,	directeur des manipulations chimiques de la faculté de médecine,	rue de Varennes (Saint-Germain), 8,	1830 1834

56 Sieurac,	au ministère de la guerre fils de l'anc. profess.	rue du Bac, 134,	1831 1836
57 Roque (Emile),	propriétaire,	hôtel de Reims, passage du Saumon, 9,	1832 1837
58 Domenget,	avocat, docteur en droit, rédacteur du <i>Journal du Palais</i> ,	rue du Dragon, 1,	1832 1838
59 De Boisboissel,	avocat,	rue du Pot-de-Fer-Saint- Sulpice, 14,	1832 1837
60 Langlade (Camille),	négociant,	rue Laffitte, 23,	1832 1837
61 Narbonnès,	avocat.	rue de Seine (Saint-Ger- main), 51,	1833 1836
62 Marès (H.),	propriét. à Montpellier,	place de l'Odéon, 6,	1833 1836
63 Marès (L.),	propriét. à Montpellier,	rue de Vaugirard, 28,	1835 1839
64 Bongrand,	négociant,	rue du Caire, 21,	1835 1839
65 Nubar,	troisième secrétaire-in- terprète du vice-roi d'Egypte,	Rond-Point des Champs- Elysées, 4,	1835 1840

N'ont pu assister au banquet, pour cause involontaire, et à leur grand regret : MM. le général comte CAFFARELLI, pair de France ; le général comte MARBOT, pair de France ; BAUDE, ingénieur en chef ; FOSSAC, receveur particulier de Paris ; LACROIX (Rodolphe) ; LOUIS GUIBAL ; DUTILH père, député ; DUTILH fils ; LEVACHEZ DE ROISVILLE ; PAGÈS 1, maître des requêtes ; BUROT, chef de bureau des octrois ; TOURNIER, directeur des tabacs ; DORNIER ; de CANDON ; de BESPLAS, F. PASTURIN, SABATIER, à la Banque de France ; ARTHAUD, capitaine retraité ; lieutenant-général GAZAN ; PIFFARD ; PAULIN, colonel des pompiers ; SAISSET ; ALBY, homme de lettres ; SAINT-LÉGER ; CASSAIGNEAU DE BRAS ; DRUTEAU, Elie PASTURIN ; NOUGUIER (Jules) 3, avocat ; ROGER ; PROSPER MAUREL ; RIGAUD ; JEAN FRANÇOIS ; DUTOIR ; LENART ; OLOMBEL ; POUSSOUS ; MARTINES, etc.

SONGE D'UN SORÉZIEN

PAR M. NOUGUIER PÈRE.

Dans ces nuits (grand mystère!) où le corps seul sommeille,
Où l'esprit vagabond en rêve fait merveille;
Le mien, un souvenir d'enfance l'inspirait,
Aux champs élyséens, silencieux, errait.
J'y cherchais deux amis bien chers à ma tendresse,
Les deux frères Ferlus, mentors de ma jeunesse,
A qui de longs travaux et de longues vertus
Méritèrent l'honneur du séjour des élus.
Sous des bosquets fleuris, aux éternels ombrages,
Qui couvrent cet essaim de héros et de sages,
Assis, les deux Ferlus écoutaient, attentifs,
De très illustres morts les débats un peu vifs.
Arnauld, le grand Arnauld, au non moins grand Nicole,
Avec empörtement disputait la parole.
(Des ombres s'emporter !) En voici le sujet :

D'un corps long-temps fameux vous savez le projet;
Retrouvant dans son sac quelque secret arcane,
Il veut saper encor l'Église gallicane,
Et, de la liberté revendiquant les droits,
Il prétend se placer même au-dessus des lois.



La liberté ! c'est beau, c'est fier, surtout commode ;
A ses desseins cachés maint parti l'accommode,
Et quand on les croyait pour toujours amortis
Comme au temps des Arnauld l'Église a ses partis.

Le tendre Fénélon, ce cygne au doux langage ;
L'aigle de Meaux, planant au-dessus du nuage,
Le rude Bourdaloue, et ce Blaise Pascal,
Philosophe d'Attique et Persan radical,
Se jetaient à travers l'éloquente mêlée.

— « Eh quoi ! faut-il encor que, triste, désolée,
» L'Église soit en proie à des déchiremens ! »
Ainsi disait Arnauld. — « Je les trouve charmans, »
Se récriait Pascal : — « Oh ! les enfans d'Ignace
» Eurent dans tous les temps l'ambition tenace.
» Leur général est mort : il est ressuscité,
» Et veut régner toujours, de par la liberté.
» Qu'en dis-tu dom Ferlus ? car tu portas la robe.
» En vain ta modestie à l'écart se dérobe :
» Nous connaissons ici ta raison, ton savoir,
» De tes doctes leçons le vertueux pouvoir.
» Apprends-nous par quel art ta sage tolérance
» De tant de nobles coeurs a peuplé notre France.
» Toi, son frère en science, en pensers généreux,
» Qui complétas son œuvre, ah ! parlez tous les deux.
— » Sublimes devanciers, mes maîtres en sagesse,
» Dont la douce indulgence honore ma faiblesse,
» Voici tout près de nous, dans le champ du repos,
» Mon guide, mon ami, le digne *dom Despaulx* ;

» C'est à lui qu'appartient l'honneur de la pensée,
» Qu'accomplit ma raison, à la suivre empressée.
» Approche, cher Despaulx, et viens dire... » A l'instant,
Moi qui les admirais, le cœur tout palpitant,
Je m'élance au milieu de ces ombres sacrées,
Et je m'écrie alors : — « Puissances révérées !
» Puissances du génie, ah ! daignez m'écouter. »
De l'aspect d'un mortel loin de s'épouvanter,
Ces illustres docteurs m'entourent, me sourient,
Et d'un geste amical à parler me convient.
— « Oui, gloire en soit à vous, sages bénédictins !
» De l'Église achevant de fixer les destins ;
» De la religion pénétrant le mystère,
» Vous sûtes l'appliquer aux choses de la terre,
» Et, dégageant la foi de dogmes absolus,
» Des hommes, des chrétiens, vous fîtes des élus.
» Admirable raison ! tolérance profonde !...
» Mais, adorant le ciel, parlons un peu du monde,
» Pour prouver les vertus dont Ferlus se défend ,
» Souffrez qu'un de ses fils devienne encore enfant. »

Sorèze ! ô cher berceau de mes jeunes années ,
Oui, je crois les revoir tes rives fortunées ,
Et ton ruisseau rapide, et tes bois et tes monts ,
Où , dans nos jours de fête , en mes sauts vagabonds ,
Devançant dans nos jeux une troupe légère ,
Mes pieds semblaient raser et non toucher la terre.
Tantôt, la ligne en main, l'œil sur l'onde fixé ,
J'amorçais le poisson ; souvent, trop empressé ,

En larmes de dépit j'ai vu changer ma joie,
Quand, brûlant du désir d'enlever cette proie,
Faisant voler en l'air le flexible roseau,
Sans elle l'hameçon s'élançait hors de l'eau.
Tantôt, troublant les cris du grillon solitaire,
Jusqu'au fond de son trou nous lui faisions la guerre ;
Et d'une paille armés, harcelant le chanteur,
Pour fuir il s'échappait en agile sauteur :
Vains efforts ! Aussitôt saisi, mis dans la cage,
Il allait supporter un affreux esclavage,
Où, sans cesse obsédé, pour combler ses malheurs,
Nous le faisions chanter à force de douleurs.
Plaisirs de notre enfance, innocemment cruelle !
Voici l'arène encor, oui, je me la rappelle,
Où vingt jeunes coureurs, par moitié divisés,
Signalent leur vitesse en deux camps opposés.
De plus d'une vertu cette guerre est la source ;
L'un, ardent conquérant, veut illustrer sa course ;
Il poursuit, dédaignant les cris et le danger,
L'ennemi fugitif que l'on court protéger ;
Il allait le saisir : il est saisi lui-même.
L'autre, nouvel Ulysse, usant de stratagème,
Tandis que des deux camps les généreux guerriers
S'élancent pour garder, sauver les prisonniers,
Se glisse adroitement à travers la mêlée :
Il approche, à l'abri d'une verte feuillée ;
Aux barrières du camp un éclaireur placé,
L'aperçoit, jette un cri : déjà trop avancé
Le héros, couronnant sa feinte glorieuse,
Tend à ses compagnons sa main victorieuse.
— « Maîtres, vous souriez ; ce frivole récit,

» A ces jours de bonheur ramène votre esprit :
» Qu'il est doux ce retour vers notre plus bel âge !
» De l'étude et des jeux un habile partage,
» D'un bon enseignement est le principal trait :
» Jadis votre sagesse en connut le secret.
» Mais savez-vous combien, dans sa raison fertile,
» Ferlus a fécondé cette pensée utile ?
» C'était peu de mêler les plaisirs aux travaux ;
» Il sut les exciter par des attractions nouveaux.
» Maîtres, même pour vous l'étude fut amère,
» Et plus d'un a vingt fois pâli sur la grammaire.
» Aussi, quand, mettant fin à ce cruel effort,
» L'heure du jeu sonnait, quels éclats ! quel transport !
» Eh bien ! pour nous jamais le travail ne fut rude ;
» Ferlus nous fit trouver du charme dans l'étude.
» Son système était simple, un mot : Variété.
» Sa maxime excellente : Indulgence et Bonté.

» Mais ce n'était pas tout que d'anoblir notre ame,
» De nourrir notre esprit : le corps aussi réclame
» De vigoureux labours qui le font sain et fort ;
» Des soins tout vigilans alors qu'il prend l'essor ;
» Alors que, s'élançant dans son adolescence
» Une sève puissante en elle prend naissance :
» Pour la rendre féconde il faut la diriger.
» Tel dans un jeune plant, ornement du verger,
» Cette sève s'épand en stérile branchage :
» Le jardinier prudent en règle le passage,
» Et dans ses frais rameaux, habilement conduits,
» Sous ces bouquets de fleurs il fait germer les fruits.

» Quel champ nous fut ouvert pour la double culture
» Et de l'ame et du corps ! la plus riche nature ;
» Au lieu de sombres murs, les plus rians coteaux ;
» De l'air surtout, de l'air ! de jaillissantes eaux ;
» Comment sous ce beau ciel la jeunesse inspirée,
» A la science, aux arts ne se fût consacrée !
» Qui n'eût été poète aux feux de ce midi,
» Et n'eût vers le soleil tenté son vol hardi !
» Pour les esprits plus froids il est une autre muse,
» Qui décrit la tangente avec l'hypothénuse :
» A ceux-là le problème, et le moins *A plus B* ;
» Souvent à nos plaisirs plus d'un s'est dérobé,
» Pour trouver à l'écart le mot géométrique,
» Et mériter enfin la palme arithmétique.

» Vous présidiez tous deux à ces nobles travaux,
» Toi, Dom Ferlus le sage, et Ferlus-Despréaux ;
» Votre inspiration trouva plus d'un émule.
» Cavaille, qui, s'armant du fouet du ridicule ,
» Châtiant la sottise et louant le succès,
» Au creuset du bon goût épurait nos essais.
» Et Serres et Grassi dont le savoir lucide
» De nos jeunes Vauban fut l'inaffordable guide.
» Et tant d'autres encor, qui, sous des noms bien chers,
» Signalèrent leurs soins et des talens divers.

» Je ne tarirais pas si je voulais redire
» Ce qu'à mes souvenirs un tel sujet inspire ?

» Ecoutez... S'éloignant de leurs climats nouveaux
» D'adolescents colons traversèrent les eaux :
» Sorèze les reçut, pour les rendre à leur mère.
» Trop vain espoir ! Bientôt la discorde et la guerre
» Aux champs de l'Amérique ont soufflé leur fureur.
» Ah ! dans ces jours affreux, jours de sang et d'horreur,
» Tandis que vous viviez dans une paix profonde,
» Colons infortunés, vous étiez seuls au monde ;
» Vous aviez tout perdu : ... les toits de vos aïeux,
» Ces vastes champs, plantés de roseaux précieux,
» Vos serviteurs, votre or, votre mère ! ... Que dis-je !
» Non, tout n'est pas perdu ; près de ceux qu'il afflige
» Un Dieu consolateur a placé les vertus :
» Malheureux orphelins, il vous resta Ferlus.

» Maîtres, vous admirez ! ... La science, on l'honore,
» Mais que la bienfaisance est plus utile encore,
» Plus touchante surtout, et qu'en vos nobles cœurs
» Les bienfaits des Ferlus ont porté de douceurs !

» Hélas ! tandis qu'en paix leur ombre révérée
» Goûte l'heureux séjour de la vie éthérée,
» Le vaste monument qu'éleva leur vertu,
» En de gothiques mains languit, presque abattu.
» Dans ces mêmes parois, sous ces mêmes ombrages,
» Tout remplis des leçons de ces illustres sages,
» Un esprit rétrograde, en sa caducité,
» Inocule à l'enfant sa médiocrité.

» Plus de ces jeux brillans où la force et la grace
» Dans les jours solennels signalaient leur audace ;
» De cirque, d'hippodrome, où, centaures nouveaux,
» Nous avions appris l'art de dompter les chevaux !
» Plus de bruyans tambours, de fanfares guerrières !
» Du grec et du latin ; le jeûne, les prières ;
» Trop heureux si, comblant la transformation,
» On n'ordonne pour jeu la macération.

» Et jusqu'où la sottise a poussé le délire !
» Sur nos murs consacrés vos yeux ont pu les lire
» Ces noms qui, d'âge en âge, honoraient leur berceau :
» Par ordre, un barbouilleur y passa le pinceau.

» Ah! j'en fais le serment : — tant qu'on dira *Sorèze* ! —
» C'est en vain que la nuit sur son temple encor pèse.
» Tant qu'au fond de nos cœurs sa mémoire vivra,
» J'ai l'espoir que sur lui le soleil reluira.

» Adieu, les deux Ferlus ! Adieu, mes seconds pères,
» Vous de qui les bontés me seront toujours chères.
» De l'éternel séjour veillez sur vos enfans ;
» De l'esprit ténébreux rendez-les triomphans.
» Et vous, du plus grand siècle interprètes sublimes,
» Soutenez, inspirez vos successeurs infimes.
» Couverts de votre gloire ils ne permettront pas
» Que, ranimant le feu de dangereux débats,

» Abusant du saint nom dont elle s'autorise,
» La secte ambitieuse envahisse l'église ;
» Non, l'église est à nous ! et l'église, c'est Dieu !...
» Je retourne à la terre : adieu, maîtres, adieu ! »

MA VIEILLESSE,
DISCOURS EN VERS,
AUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE SORÈZE,

PRONONCÉ

AVANT LA DISTRIBUTION GÉNÉRALE DES PRIX EN 1815,

PAR M. R. D. FERLUS,

Directeur de l'école.



Ce Dieu, qui, dans son vol, vous comble de bienfaits,
Et m'ôte chaque jour l'un des dons qu'il m'a faits,
Le Temps, chargé de fleurs et de palmes nouvelles,
A ramené, vingt fois, ces fêtes solennelles,
Depuis que, de la foule évitant les regards,
J'enseigne dans ces lieux les vertus et les arts.
Au seul poste, où mon choix fixa mes destinées,
J'ai doucement atteint mes dernières années,
Sans aspirer plus haut, sans regarder plus loin,
De mille changemens immuable témoin.
J'aurais pu, comme un autre, affranchi de l'école,
Devenir des partis l'instrument ou l'idole,
Échapper, par l'intrigue, à mon obscurité;
J'ai préféré l'honneur à la célébrité.
Modeste précepteur, j'aime mieux, sous ce titre,
Former des citoyens que d'en être l'arbitre.

Quand le Ciel, ramenant l'aurore de mes jours,
Permettrait qu'à mon gré j'en réglasse le cours,
Par le même sentier que suivit ma jeunesse,
Je voudrais arriver à la même vieillesse.
Il m'est doux de me voir entraîné par le Temps,
Parmi les jeux du Pinde et les fleurs du printemps,
Comme un tronc, déjà vieux, déguise son grand âge,
Sous les bouquets naissans et le tendre feuillage;
Ainsi mes nourrissons couronnent mon déclin.
Si le cultivateur, au retour du matin,
Jouit des plants féconds, des moissons qu'il fait naître,
Si l'œuvre de sa main rit aux yeux de son maître;
De quel charme, à mon tour, ne suis-je pas épris,
Quand je vois, par mes soins, éclore les esprits,
Fructifier les mœurs et germer la pensée?
L'âge affaiblit en vain ma parole oppressée,
De la sagesse encore elle dicte la loi,
Et forme des vertus qui vivront après moi.

De ces fruits, trop souvent, l'espérance flétrie,
Coûte, il est vrai, des pleurs à mon âme attendrie;
J'ai vu trahir mes soins et mes vœux les plus chers,
Mais aussi quels succès j'oppose à ces revers!
Un noble sentiment, une pensée heureuse,
Dont j'ai su pénétrer une âme généreuse,
Circule, mène au bien tout un peuple abusé.
Tel, en un riche fonds, un germe déposé,
Invisible long-temps, enfin s'ouvre un passage,
Croît, étale déjà ses fleurs et son ombrage,

Et, comblant le vallon de sa fécondité,
Il fait bénir au loin les mains qui l'ont planté.
En dépit de l'orgueil qui me plaint et s'admire,
Il est beau, croyez-moi, de pouvoir se redire,
En voyant triompher quelque principe sain :
Ceux qui l'ont propagé l'ont puisé dans mon sein.
Mon œil, suivant parfois une maison rivale,
A, de mes plants aux siens, mesuré l'intervalle.
J'ai vu le préjugé, la folle déraison,
Transformer le gymnase en affreuse prison,
Où de pâles essaims, que leur perfide maître
Enfonçait dans l'erreur, me rappelaient ce traître
Qui, vendant les enfans confiés à ses mains,
Vint au camp ennemi les livrer aux Romains :
Plus criminel encor, lui les vendait au vice.
Mais vous, que j'ai guidés de ma main protectrice,
Vous qui, fuyant le siècle et sa contagion,
Suivez, au pur flambeau de la Religion,
Sous l'enseigne des lis, la foi de vos ancêtres,
Amis, que vos vertus rendent gloire à vos maîtres !
Par les arts et les mœurs éclairés à ma voix,
Honorez ma vieillesse et l'état de mon choix.
Chantez, jeunes amans de la gloire française,
Ce Roi, dont les regards ont illustré Sorèze (1),
Souvenir immortel, qui, de charmes nouveaux,
Embellit, près de vous, ma vie et mes travaux !

(1) Louis XVIII, alors monsieur, parcourant le midi de la France, visita l'école de Sorèze. Dans une classe de seconde, professée par Dom Ferlus, le prince interrogea un élève sur l'une des odes d'Horace, et il substitua avec une grande facilité la traduction la plus élégante à celle du jeune élève.

Oui, me dit un plaisant; mais, au douzième lustre,
On est d'âge à s'asseoir dans un rang plus illustre!
Ah ! je plains les mortels à qui le temps jaloux,
Dans leurs premiers penchans, fait trouver des dégoûts!
Je suis fidèle aux miens! Tout ce qu'ils ont de peines
S'adoucit aux attractions des plus touchantes scènes :
Tantôt c'est un talent, naguère enveloppé,
Qui fait luire un rayon de la nue échappé;
C'est un long préjugé que la raison dissipe ;
C'est un vice qui cède aux forces d'un principe.
Je réduis quelquefois, dans un doux entretien,
Un âpre caractère à se plier au mien ;
Je condamne ou j'absous, j'applaudis ou je gronde ;
On aime, en vieillissant, à régenter son monde.
Nul éclat ne me suit, je le sais, mais la foi,
Le goût, le sentiment, croissent autour de moi ;
L'imagination de ses traits les décore ;
L'espérance, au front gai, les embellit encore.
Laissant donc les mortels, avec un zèle affreux,
Pour l'or et le pouvoir se déchirer entre eux,
Je sors, heureux vieillard, du chaos où nous sommes,
Je m'entoure d'enfants pour ne pas voir les hommes.
Que dis-je ? Ces grandeurs, ce pouvoir plein d'appas,
Je les trouve en ces lieux ; et oui, j'ai mes États !
Denys, privé des siens, fut régent à Corinthe ;
Il mit autour de lui le silence et la crainte,
Et, tenant la férule, au lieu du sceptre d'or,
Parce qu'il faisait peur, il crut régner encor.
Mon empire me plaît, mais c'est parce qu'on l'aime.
J'abjurerais bientôt l'autorité suprême,

S'il fallait par la haine en soutenir l'éclat.
Un travail obstiné, quoique souvent ingrat,
Le progrès des vertus, l'honneur de la science,
Voilà l'objet, le but, l'orgueil de ma puissance.
Après ces graves soins, le plaisir a son tour.

Vingt groupes sont formés au classique séjour;
Les courses, les défis, les attaques folâtres,
Se succèdent sans fin sur de rians théâtres.
Là, le hardi nageur, soutenu sur les eaux,
Combat d'un bras nerveux et l'onde et ses rivaux;
De deux camps opposés là deux troupes s'élancent,
Les efforts, les succès, les revers se balancent;
Le rapide volant, frappé, reçu, rendu,
Va, revient, trompe l'œil, et semble suspendu;
Le cerceau fuit et roule autour du même espace,
La paume rebondit sous la main qui la chasse,
Tandis que, plus heureux, d'apprentis cavaliers
Voltigent dans la lice au gré de leurs coursiers.
Tous voudraient prolonger ces heures d'allégresse,
Où renaît la vigueur, la grâce, la souplesse ;
Et moi, parmi ces jeux, plein d'un doux souvenir,
Je revois mes beaux jours et me sens rajeunir.
Si je porte mes yeux sur la scène du monde,
Quel tableau vient charmer ma vieillesse féconde !
De son sein maternel, comme autrefois Memphis
Voyait mille cités se peupler de ses fils,
Sorèze voit partout ses glorieux élèves
De mon superbe espoir justifier les rêves.

Dans les camps, à la cour, au temple de la loi,
Leur noble caractère illustre leur emploi;
Les uns savent tenir, d'une main ferme et sûre,
Le glaive de Thémis, l'aviron de Mercure;
Par le charme des arts d'autres sont entraînés,
De splendeur, ou du moins d'estime environnés.
L'un d'eux, dont le commerce occupait la jeunesse,
Construisit un vaisseau, l'espoir de sa richesse,
Tu porteras, dit-il, un nom cher à mon cœur,
Sois le SORÉZIEN, ce sera mon bonheur;
Va braver, sous ce nom, l'écueil et la tempête !
Il part, et, dans quel lieu que sa voile s'arrête,
Mille enfans de Sorèze, empressés de le voir,
De l'heureux armateur vont couronner l'espoir.
Tels ils prospèrent tous. J'avais, dès leur enfance,
Pressenti le talent qui brille sur la France.
J'admirais sur leur front leurs vertus en espoir,
Les goûts qu'ils n'avaient pas, mais qu'ils devaient avoir.
Ils me redisent tous mes *notes prophétiques*,
Chacun, en me pressant de ses bras énergiques,
Rapporte son bonheur à ma tendre amitié;
De vingt ans de travaux cet aveu m'a payé.
C'est peu d'avoir vaincu l'ignorance et les vices,
Mon cœur se préparait de plus pures délices.
Le malheur atteignit, par des coups redoublés,
Vos amis gémissans, dans mes bras exilés.
La mer qui, libre encor, les porta sur nos rives,
Leur annonça bientôt que ses ondes captives,
Ne prodigueraien plus à leurs jeunes besoins
De leur famille en pleurs les trésors et les soins.

Bannis de leur foyer, où sera leur asile?
Ah ! venez, je vous offre un refuge tranquille.
Je ne céderai pas l'ineffable bonheur
De soulager les maux dont gémit votre cœur.
Partagez avec moi tout le fruit de mes peines.
La guerre a moissonné, sur les plages lointaines,
Vos pères, vos amis; précieux orphelins,
Un autre père, ici, relève vos destins;
Croissez pour la vertu, croissez pour la patrie,
Je souffrirai pour vous : je suis digne d'envie.
Qui fit beaucoup de bien n'est jamais malheureux.
Je brave la fortune et l'âge rigoureux.
Peut-être, contre moi, l'opinion légère
Va faire triompher une voix mensongère;
Ce temple des beaux-arts, par mes mains élevé,
Cédant, peut-être, aux coups dont je l'ai préservé,
Ne sera bientôt plus qu'un amas de décombres,
Où je resterai seul, sous des nuages sombres.
Mais j'ai l'espoir qu'alors mes élèves chéris,
Voyant mes pas tremblans au milieu des débris,
Dans ce triste abandon sauront me reconnaître;
Ils me tendront les bras, oui, tous ! et leur vieux maître,
Par la douce tendresse auprès d'eux ranimé,
Vivra long-temps encor du bonheur d'être aimé.

